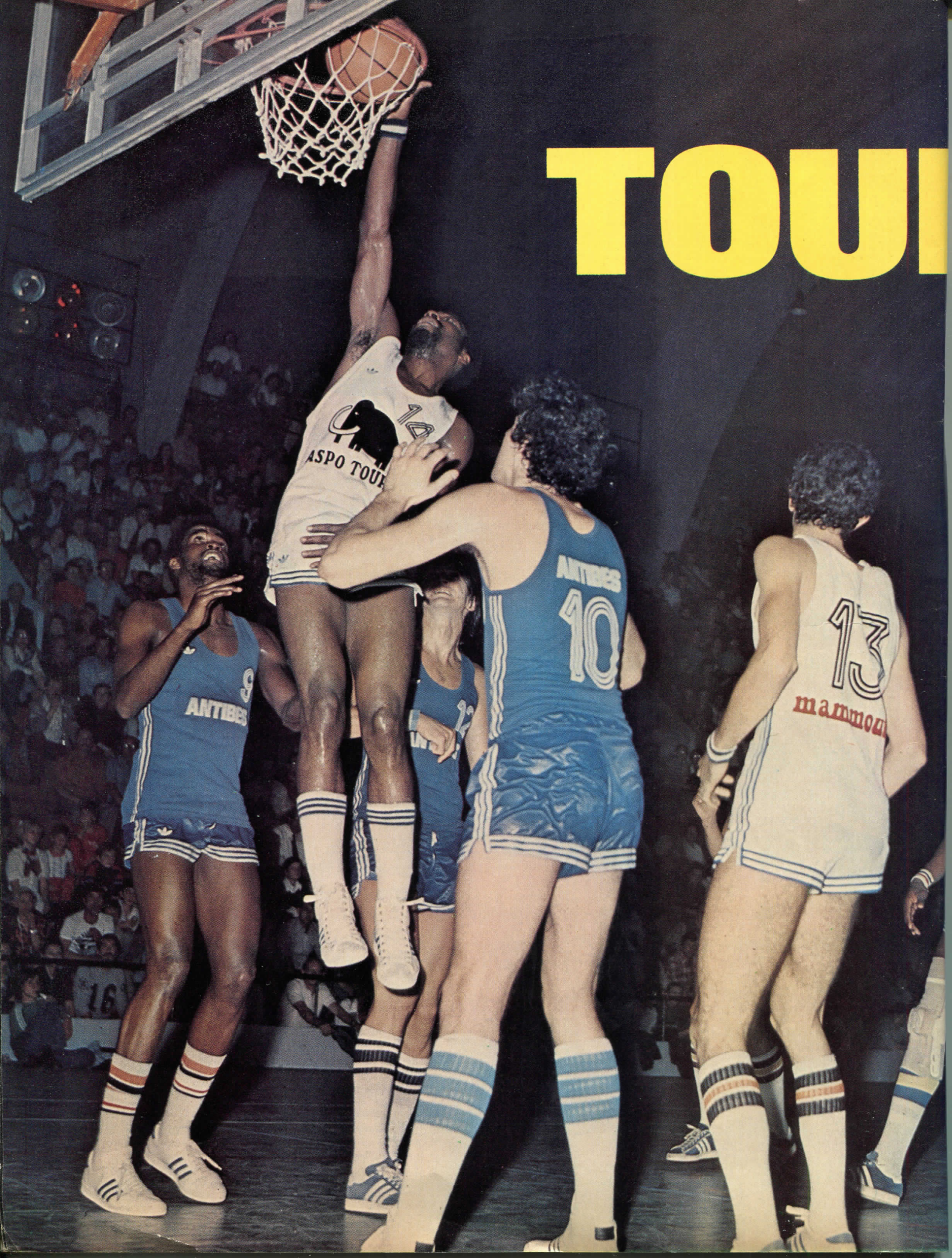
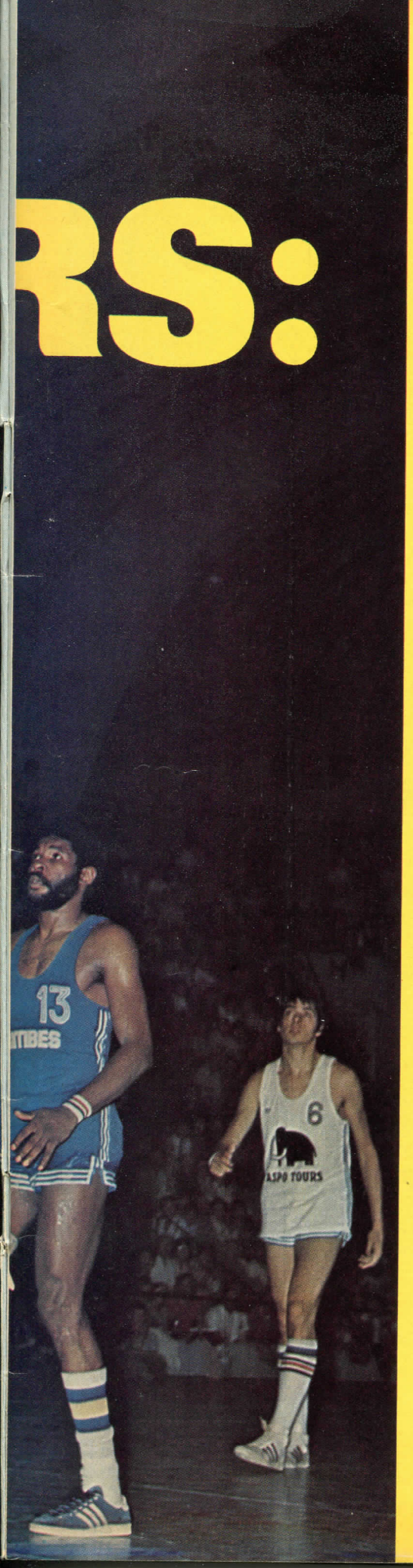


Basket Magasine Novembre 1976



RS: de l'ordinaire au super

Un reportage de Jean LESIEUR
Photos : Jack STEVENS

A Tours comme ailleurs, les élections municipales approchent. *« Je vais bientôt aller voir monsieur le maire. En période électorale, il ne manquera pas d'être généreux. »*

La boutade n'en est pas tout à fait une. Guy Papineau, vice-président délégué de l'ASPO Tours et administrateur principal de la section basket, préside aux destinées d'une assez grosse affaire. Rien à voir encore avec les « franchises » à la mode américaine, ces super-clubs professionnels qui auraient besoin de la totalité du budget annuel des champions de France (150 millions anciens environ, apparemment le budget le plus riche de France) pour payer les salaires de certains joueurs vedettes.

Mais bien loin aussi des choses du patro, bien loin de ce passé de bénévolat des clubs de basket français ont définitivement rompu.

Pas toujours avec sérénité et bonne conscience, dirait-on. Ces années de transition, de changement de mentalité dans le basket français ont été jalonnées d'affaires et de remous divers. Il y a eu Berck il y a deux ans, il a failli y avoir le CUC plus récemment, autant de soubresauts révélateurs de doutes sur l'avenir d'une certaine idée du sport en général, du basket en particulier.

A Tours, il n'y a pas eu, il n'y a pas d'affaire. L'équipe est championne de France, elle est déjà seule en tête du présent championnat malgré une certaine malchance, elle vient de se lancer dans la grande aventure européenne, elle attire le public, elle a un budget en équilibre, une bonne image de marque, de nombreux appuis, tout baigne dans l'huile.

Et pourtant, à Tours aussi on est sur la défensive quand on parle de la véritable nature du club, on a une certaine pudeur effarouchée avant de reconnaître que l'on se dirige à grands pas vers quelque chose qui ressemble de plus en plus à une grosse entreprise, que l'on s'inspire du modèle de l'équipe de football de Saint-Etienne pour structurer une équipe d'un sport olympique.

Et l'on met un certain zèle à vous montrer qu'on n'est vendu à rien ni à personne, que les joueurs-étudiants passent leurs examens normalement, que les autres ont tous une occupation rémunérée en dehors du basket, que l'accord entre l'équipe et le concessionnaire Renault de la ville — qui met à la disposition des joueurs et des entraîneurs un certain nombre de voitures en location-vente à des prix intéressants — est différent et plus moral que celui passé entre l'équipe de Caen et la firme Simca, que *« si toutes nos pensées sont tournées vers la création de quelque chose de rationnel, de logique, d'efficace »*, on n'en laisse pas moins *« l'individu s'exprimer »*, etc.

Un vrai papa, ce Pierre Dao, entraîneur national et directeur technique de l'équipe championne de France. Quand Jean-Claude Py et Georges Vestris sont revenus du lycée l'autre samedi, il leur a tout de suite demandé s'ils avaient eu des notes. Et d'insister devant nous, comme pour mieux prouver qu'à Tours on ne se préoccupait pas que du basket : *« Chaque fois que vous aurez des notes, vous me les communiquerez »*. Et d'ajouter que ces deux Martiniquais et le Guyanais Léo Yvon, trois espoirs pris en charge par le club, avaient été recrutés par le club *« presque par hasard »*, qu'à Tours on ne fait pas de *« recrutement forcé »*.

On aurait dit que Pierre Dao avait un peu peur que le journaliste en vadrouille du côté de chez les champions de France revienne de ce jardin avec des idées fausses et se mette à broder sur le thème de Tours-équipe professionnelle, Tours-usine à basketteurs et porte sur cela un jugement négatif.

Ne pas brûler les étapes

Mais pourquoi s'en faire ? Si elle n'est pas encore société anonyme, l'ASPO Tours n'a plus effectivement grand chose à voir avec les associations sportives traditionnelles.

Peut-être ne faut-il pas encore trop le dire ? Le cheminement des esprits est lent, et pour Pierre Dao, le meilleur moyen d'éviter les crises est de *« ne pas brûler les étapes. Il ne faut pas aller trop vite,* dit-il, *car on n'a pas en France l'état d'esprit suffisamment adapté à certaines réalités. Pour moi, il n'y a pas de plus beau compliment que je puisse faire à un joueur que celui de professionnel. Mais il s'agit là d'un label de qualité. On peut être professionnel sur le plan de la qualité sans en avoir le statut. »*

On sent pourtant que cette distinction ne satisfait pas entièrement Pierre Dao. *« Nous n'avons pas actuellement la possibilité de mener à bien la préparation nécessaire pour faire une bonne coupe d'Europe en même temps qu'un bon cham-*

(Suite page 6)

pionnat, regrette-t-il. *En période de Coupe d'Europe, on ne s'entraîne pas, donc on ne progresse plus. Il y a là, en ce qui concerne le professionnalisme, un problème de statut, et non plus de qualité ou d'attitude. »*

Pierre Dao n'aime pas tout ce qui l'oblige à dire que *« maintenant on se base encore beaucoup trop sur l'empirisme »,* et que *« finalement, on est encore un petit club ».* On sent qu'il aimerait, lui l'inconditionnel de tout ce qui est structure sportive aux Etats-Unis, disposer des mêmes moyens que les « coaches » américains, des gens qui n'ont pas à se préoccuper de ce lent cheminement des esprits ni des notes de leurs joueurs-étudiants. Il aimerait pouvoir disposer des structures nécessaires pour faire de l'ASPO Tours une super-équipe de basket. Il ne dispose pas encore de cela.

Et pourtant, ce qu'il a n'est déjà pas si mal.

Pierre Dao a tout d'abord des dirigeants dont il ne cesse de louer l'état d'esprit et *« la qualité exceptionnelle ».* L'entraîneur des champions de France se plaît à affirmer qu'à Tours on ne mélange pas les fonctions. *« Les membres du directoire du club restent toujours à leur place et ne viennent pas doublonner avec les intermédiaires entre eux et les joueurs, et cela est fondamental. »*

Selon Pierre Dao, ces dirigeants se sont d'autre part remarquablement adaptés aux réalités nouvelles du basket français. Leur esprit a cheminé vite et bien. L'ASPO Tours est pourtant un vieux club corporatif aux traditions bien établies. Arrivé à Tours en 1972, Pierre Dao ne ressent pas ces traditions comme d'autres. Lorsque l'équipe a remporté son premier titre de champion de France la saison dernière, il n'a pas éprouvé les mêmes sentiments que d'autres. *« Vous savez,* rappelle-t-il, *le titre l'année dernière, pour les anciens du club, pour des gens comme Michel Bergeron, c'était quelque chose, un aboutissement. Mais ce qui a été formidable, c'est que tout le monde a été d'accord pour dire dès après l'obtention du titre que ce qui comptait désormais, c'était l'avenir, toujours l'avenir. On a la chance d'avoir des dirigeants qui nous permettent de tenir ce genre de langage. »*

Une chance qui permet à tous ceux qui s'occupent de l'ASPO de penser à l'avenir en termes d'encadrement et de planification, tant sur le plan des structures d'accueil que sur celui du développement de nouvelles méthodes tendant à une plus grande efficacité dans le domaine sportif.

A Tours, on est très fier de ce foyer que le club a récemment ouvert pour ses jeunes espoirs d'âge scolaire. Il y a là, en trois étages, quatre chambres et diverses salles à manger, de réunion, ou de détente. C'est là que vivent Py, Vestris et Yvon dans des conditions que l'on estime propices et nécessaires à l'épanouissement du talent de basketteur que l'on a décelé chez eux. Le club les a pris entièrement en charge et les suit sur tous les plans, organisant même à leur intention des cours particuliers dans les matières scolaires où ils s'avèrent être défaillants. Selon Guy Papineau, une telle entreprise représente environ un investissement de trois à quatre millions anciens par jeune annuellement.

« Vous savez, explique Dao, *beaucoup de jeunes qui avaient des possibilités ont été loupés parce qu'on n'avait pas mis à leur disposition les meilleurs structures d'accueil possibles. Les besoins d'un jeune basketteur sont très complexes, sur le plan morphologique par exemple. Il s'agit pour nous de créer des conditions telles que tous ces besoins soient satisfaits. Evidemment il y a des risques, mais de cette façon on ne pourra pas échouer sur toute la ligne. »*

Ne pas échouer sur toute la ligne, cela veut dire que même si ces jeunes ne deviennent pas des vedettes, ils deviendront cependant de bons joueurs qui n'auront pas tout sacrifié à un rêve un peu fou. Ils auront été en effet placés dans des conditions de scolarité aussi favorables que possible compte tenu des circonstances, et ils pourront se reclasser.

Les socios s'occuperont de cela. Les socios, ce sont les supporteurs de luxe, les aristocrates de la chose. Comme les autres membres du club des supporteurs, ils paient leur abonnement de soutien à l'équipe. Mais ils veulent aussi que *« joueurs et dirigeants se sachent épaulés non seulement dans la salle, mais aussi — et n'est-ce pas plus important — dans la vie de chaque jour, celle-là même où la vedette redevient homme avec ses problèmes des aujourd'hui et des demain »,* selon les mots de Jean-Louis Forest, journaliste mais aussi supporteur numéro un de l'équipe. Pour accomplir toutes ces choses ambitieuses, les socios ne recrutent que parmi ceux qui peuvent ajouter 1 000 francs à leur cotisation d'abonnement et aider les joueurs à se trouver des débouchés sur le plan social. Ils seraient une trentaine à avoir rempli jusqu'à présent ces conditions de pouvoir d'argent et de relations.

Mis à part ces dirigeants, ce foyer, et ces socios, l'équipe de basket de Tours bénéficie aussi des conditions de quasi-monopole qu'elle a su se créer dans la ville dans le domaine du sport. A Tours, il n'y a jamais eu de grandes équipes dans quelque sport que ce soit. Alors on les encourage, ces jeunes gens qui se sont mis à écumer les terrains français et européens. La municipalité suit bien sûr le mouvement. Elle donne à peu près 55 millions anciens chaque année à ce club omnisports qu'est l'ASPO : 44 millions vont au basket.

La ville va se doter aussi d'une nouvelle salle qui devrait ouvrir au début de la saison 78-79. Elle sera conçue en fonction des besoins de l'équipe de basket, même si un vélodrome est également prévu. Environ 10 000 personnes pourront y prendre place.

UN PLAN DE CINQ ANS

La conjonction de toutes ces conditions favorables permet à tout le monde de travailler dans une sérénité presque parfaite. Alors à Tours, on peut faire des plans. Lorsqu'il est arrivé il y a quatre ans, Dao mit au point un plan triennal qui devait permettre à l'équipe *« de devenir compétitive sur le plan national ».* Première phase remplie. On est passé maintenant à un plan quinquennal qui devrait permettre à l'équipe de devenir compétitive au plus haut niveau européen d'ici 1980. *« Attention,* précise Dao, *je ne dis pas que nous serons champions d'Europe d'ici cinq ans. Il s'agit simplement d'arriver à un certain niveau qui nous permettra d'affronter les meilleures équipes d'Europe avec une chance de gagner. »*

Prudent, le directeur technique. Prudent, mais surtout rationnel. Il sait que les chutes peuvent être aussi brutales que les ascensions. Alors il s'entoure de toutes les garanties pour ne pas tomber de haut. Et il va de l'avant. Il cherche, et il impose ses méthodes. Il fait partie d'un club géré sainement, qui commence à être bien structuré. Mais il en veut plus.

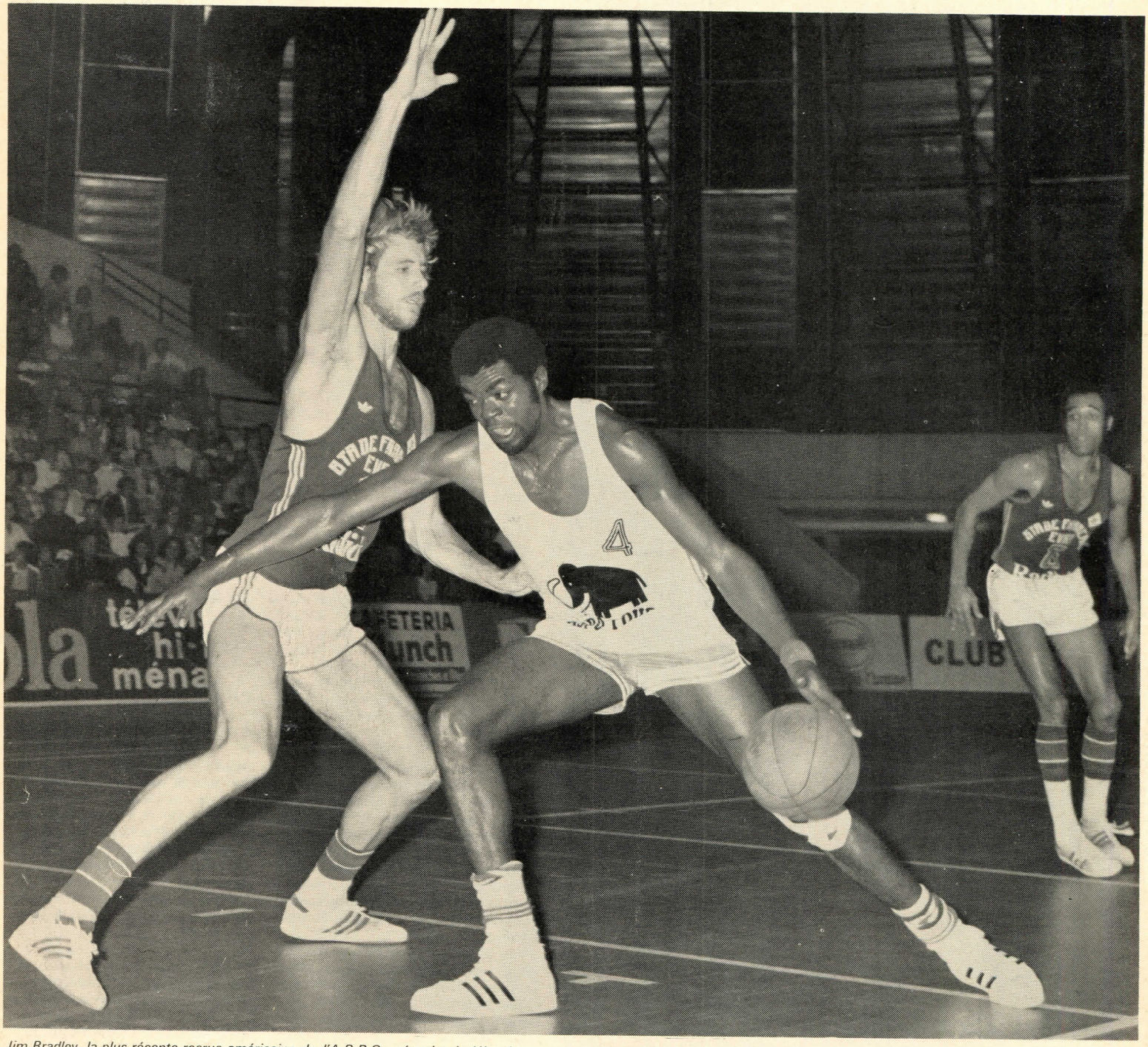
« Je crois qu'on a réussi ici à créer des conditions d'entraînement qui n'existent nulle part ailleurs en France », dit-il. Ils sont trois en effet à s'occuper de l'équipe fanion, Pierre Dao, Michel Bergeron, et Michel Avenet. *« Mais le problème est que nous ne sommes pas encore assez spécialisés. Il faudrait que chacun d'entre nous soit spécialiste d'un domaine spécifique : l'attaque, la défense, la condition physique, la relaxation, le jeu du pivot, etc. Pour cela, il faudrait que nous soyons tous disponibles pleinement. »* Mais Dao est entraîneur national, Bergeron enseigne l'éducation physique à Vouvray, et Avenet à Tours. Dao aimerait que le club puisse avoir des entraîneurs payés à plein temps. Mais on en revient à des questions d'état d'esprit, de rupture avec des choses anciennes. *« Ce n'est pas un hasard si les entraîneurs professionnels étrangers connaissent un échec relatif en France,* dit Dao. *Ils connaissent très bien le basket, mais leur mentalité n'est pas la même que celle des joueurs ou des dirigeants français. »*

Ou même des entraîneurs français, serait-on tenté d'ajouter. *« Je ne crois pas que je serais prêt à sacrifier du jour au lendemain les avantages que me donne la fonction publique,* explique Michel Avenet. *Il me faudrait pour cela des garanties que le club n'est sans doute pas encore prêt à me donner. »* Et Dao de répéter qu'il ne faut pas aller trop vite, *« ne pas brûler les étapes ».*

Poutant, il en rêve d'avoir un jour cette commission médicale qui ne sera pas seulement curative, comme actuellement. *« Tant qu'elle ne sera pas préventive, nous serons un petit club. Il faudrait que l'on en arrive à pouvoir préciser pourquoi il y a tant de blessés dans le championnat de France par exemple, il faudrait que l'on en arrive à définir des méthodes de relaxation, de préparation adaptées à chacun. »*

Aller de l'avant toujours et encore, exploiter au maximum les ressources de chacun, développer « l'agressivité » de tous. *« Dans le bon sens du terme,* explique Dao. *Il ne s'agit pas d'une agressivité physique, mais mentale. »* Pour ce faire, Dao multiplie à l'entraînement les exercices où il essaie toujours de créer des rapports d'infériorité à combler par un effort individuel et collectif. Il a mis également au point un certain nombre de « parcours-types », autant de « tests contre soi-même » qui développent aussi l'attitude mentale requise. *« Ce genre de test est assez difficile pour l'athlète de sport collectif qui a toujours tendance à se dire : tous les petits sont derrière moi, et qui ne pense pas qu'il peut et doit améliorer ses performances. »*

Dao et ses adjoints s'inspirent beaucoup de théoriciens américains pour mettre au point ces méthodes d'entraînement. En particulier d'un livre de Robert Davis, qui fut l'adjoint de Hank Iba, ancien entraîneur de l'équipe olympique améri-



Jim Bradley, la plus récente recrue américaine de l'A.S.P.O., réussira à déborder son compatriote John Service du Stade Français. (Photo Rémy Giron)

caine. Un livre à peu près introuvable, mais que Dao a déniché l'été passé dans la bibliothèque d'une institution para-militaire à Washington. A Tours, on travaille dans le sérieux.

Sérieux, logique, efficacité. A Tours, on se prépare des lendemains de super-club. Mais pourquoi ces scrupules de conscience, cette espèce de pudeur rapportée au début ? Est-ce parce que, à Tours et ailleurs, on se demande un peu à quoi cela sert, un super-club, et que l'on a pas encore véritablement opéré un choix clair ? Et que les attitudes mentales profondes ne sont pas vraiment à la hauteur des projets de développement du club ?

L'autre jour, à Tours, deux heures avant un match, Jim Bradley, l'ancien des Kentucky Colonels, un super-club, est entré dans le bar de son ami Menyard. Il cherchait désespérément une chemise bleue, élément essentiel de l'uniforme des Tourangeaux avant les matches. Il était un peu irrité par cette contrainte imposée aux champions de France. Et il laissa tomber de sa voix traînante : *« Hey, man! It's worse here than in a catholic school »* (C'est pire ici que dans un pensionnat catholique).

Tours, c'est aussi cela. Super club, mais quelque chose en moins.

JEAN LESIEUR

collection J.P. AMIRAULT